



IDENTITÉ :

L'ensorcellement du Monde, Boris Cyrulnik.

Après la naissance.

Un système nerveux non stimulé, non frayé, ne se stabilise pas. Il part en tous sens. Les interactions précoces constituent les premiers frayages, les premières traces synaptiques. Mais il faudra de nombreuses révisions, de nombreuses répétitions pour les stabiliser.

Et, très longtemps encore, une correction cérébrale reste possible tant la plasticité nerveuse est étonnante. De plus, toute stimulation ne fait pas trace, car le cerveau n'est pas passif et ne perçoit que ce qu'il veut bien entendre.

La vision humaine se moque des ultraviolets, et nos oreilles n'entendent pas les ultrasons. On a l'impression que les zones les plus archaïques de notre cerveau sont les plus intensément gouvernées par la génétique : respirer, manger-boire, dormir, se défendre, permettent à nos pulsions d'extraire du milieu ce dont nous avons besoin pour survivre.

Le cerveau émotionnel, lui, a besoin de traces et de souvenirs pour moduler sa réponse. Quant au cerveau récent, le néocortex, il est fortement façonné par les pressions du milieu : si un lobe temporal, qui traite les sons, ne perçoit pas de son, il s'atrophie. Si un lobe occipital, compétent pour traiter les images, ne perçoit pas d'image, la personne ne pourra jamais voir les objets, alors qu'elle n'est pas aveugle !

Si bien que, lorsqu'un nouveau-né débarque au monde, il possède déjà un petit stock de repères sensoriels auxquels il s'accroche : les basses fréquences de la voix maternelle, la brillance, l'odeur et la chaleur lui fourniront ses premiers pitons d'escalade.

On ne peut donc pas parler de période sensible ni même de traumatisme de la naissance, même s'il arrive que l'enfant souffre, car sa mémoire biologique est bien trop brève.

Quant à la plasticité cérébrale, elle est si grande que les rattrapages restent longtemps possibles. On peut alors se demander quelle est la fonction de ces stimulations prénatales. Quand le nouveau-né débarque dans son nouveau monde, il ressent peut-être ce que nous éprouvons lorsque, à l'étranger, nous retrouvons un visage familier. Si bien qu'il y a une "continuité de la communication mère-fœtus en fin de grossesse et une matérialisation de communication entre la mère et le nourrisson dès les débuts de la vie postnatale".

Cette continuité sensorielle permet de constituer jour après jour, geste après geste, la perception d'un monde organisé. Les catégories perceptuelles sont binaires, comme toute pensée à ses débuts : le monde se différencie en dur ou mou, intense ou doux, brillant ou sombre, et, grâce à la mémoire récente, en familier ou non familier.

Une saillance fait sortir les objets d'un monde qui, sans cette longue catégorisation, ne prendrait pas de forme.

Quand tout vaut tout, rien n'a de valeur. Grâce à ces catégories sensorielles, le réel cesse d'être un magma. Le bébé en extrait des formes saillantes auxquelles il répond par des émotions et des comportements.

De l'électricité des cellules qui coordonne les réponses à la perception d'une figure maternelle qui ordonne l'être-ensemble de deux mondes mentaux, tout organisme vivant échappe graduellement aux phénomènes de la matière.

L'acte d'un animal serait une réponse adaptative, une inscription dans son milieu. Alors que l'acte humain serait une quête exploratoire, une avidité sensorielle, une faim de signifiants.

Ce raisonnement schématique n'est pertinent qu'aux extrémités de l'éventail du vivant, parce que les actes d'un petit humain ne sont d'abord que des secousses myocloniques, et que certains animaux manifestent des intentions.

Un chimpanzé par ses cris et ses gestes sait orienter un homme vers le bol de raisins secs que l'animal ne peut pas atteindre.

Un chat motivé pour sortir de l'appartement se colle contre la partie mobile de la porte et regarde alternativement, en miaulant, le loquet et le visage de l'humain.

Dans le monde vivant, tous ceux qui sont nés d'un œuf sont contraints à l'altérité. Quand la reproduction est asexuée, les cellules se séparent ou s'agglutinent sous l'effet des contraintes physico-chimiques.

L'altérité devient sensorielle quand le poulain suit sa mère et colle à l'ensemble du stimulus que son corps compose. Mais un bébé humain ne peut pas suivre, malgré ses gambades, ses cris et ses mimiques. Alors il suit du regard cet être fascinant que les adultes appellent "mère", il tend l'oreille et quête le moindre indice comportemental du corps de ce géant qui le capture pour son plus grand plaisir.

L'enfance prolongée de l'homme et son statut moteur particulier expliquent que, là où un poulain perçoit et répond par sa motricité, un petit d'homme perçoit et alimente une représentation sensorielle.

Quand un poulain perçoit et agit, un nourrisson quête les perceptions et se les représente. Et c'est à partir de ces représentations, alimentées par des perceptions, que le bébé humain manifeste son intention d'agir sur l'autre.

Depuis les années 1970, grâce à l'éthologie, on sait observer comment un nourrisson répond à ce qu'il perçoit. L'étude des comportements spontanés et provoqués permet d'imaginer son petit monde dont nous avons perdu la mémoire.

Dès les interactions précoces (schématiquement de moins six à plus douze semaines), le nourrisson vit dans un monde organisé, auquel il répond et sur lequel il tente d'agir, par ses gambades émotionnelles, ses sourires directionnels et ses cris et ses gestes déjà intentionnels.

L'échappée matérielle est graduelle, mais dès les premières semaines on peut observer que, lorsqu'un nourrisson n'est pas soumis aux contraintes de la survie (manger, boire, dormir, éviter la piqûre...), il utilise ce qu'il perçoit pour agir sur son alentour.

Dans cette conception d'un monde présémantisé, les interactions précoces nous montrent comment le nourrisson, en quelques semaines, passe de la secousse au réflexe, puis à la quête sensorielle, pour explorer son monde et agir sur lui, comme il le fera plus tard avec la parole.

L'intelligence préverbale est d'abord sensorielle. Elle permet de comprendre que les perceptions d'un nourrisson ne sont pas des informations neutres déposées dans un récipient passif. Il perçoit une structure du monde et se le représente afin d'agir sur lui et d'y prendre sa place.

Dès la naissance, la fonction tranquillisante du toucher est étonnante. Un tout nouveau-né couché sur le ventre de sa mère s'apaise, alors qu'il suffit d'interposer un tissu pour qu'il s'agite longtemps.

Le contact de la peau, sa chaleur et son odeur confectionnent un tranquillisant naturel auquel on ne s'accoutumera jamais puisqu'il reste efficace toute notre vie.

Un enfant paniqué se jette dans les bras de sa mère.
Deux adultes malheureux se serrent l'un contre l'autre, et les âgés mourants sourient quand on leur tient la main.

On observe deux grandes stratégies comportementales à l'occasion du toucher. La plupart des enfants s'y plaisent, le cherchent et, le faisant durer, le transforment en caresse.

Alors que d'autres se raidissent et cherchent à l'éviter, révélant ainsi, dès les premiers mois, une peur de l'attachement.

Éditions Odile Jacob, page 156